

Communiqué de presse – Réflexions et conclusions du Verbier Art Summit 2020 3 mars 2020

Par John Slyce, écrivain et critique
Professeur des beaux-arts, Royal College of Art, Londres
Membre stratégique du Verbier Art Summit

Verbier, Suisse, Février 2020 - Notre Summit de deux jours, centré sur le titre **Avide de ressources : notre paysage cultivé et son impact écologique**, s'est interrogé sur la manière dont l'art contemporain et nos pratiques - en tant que membres actifs du monde de l'art et citoyens - peuvent à la fois produire et aborder la crise climatique mondiale par le biais d'œuvres d'art et d'actions. Le Summit annuel est organisé par la mécène **Anneliek Sijbrandij** et son équipe. L'édition 2020 a été présentée par **Jessica Morgan**, directrice Nathalie de Gunzburg de la Dia Art Foundation (New York).



John Slyce lors du Summit 2020. Tous les photos par Alpimages.



Intervenants du Verbier Art Summit 2020 avec la fondatrice du Summit Anneliek Sijbrandij.

Dès le début du Summit, **Jessica Morgan** a défini le défi et l'ordre du jour afin d'examiner, à travers le Summit, comment nous pourrions répondre à « *Faire moins, mieux et plus longtemps* », ce qui pourrait être considéré comme un manifeste contemporain pour Dia. Jessica Morgan a astucieusement mis en contexte la longévité de la crise et ses relations avec la production culturelle en choisissant pour thème du Summit la chanson *Mercy Mercy Me (The Ecology)* de Marvin Gaye. Sorti en 1971, le titre était le deuxième single de l'album conceptuel de Gaye, *What's Going On*, dont le cycle de chansons visionnaires a fait le tour de la toxicomanie, de la pauvreté, de la guerre du Vietnam et de ce que beaucoup reconnaissent déjà à l'époque comme la crise écologique à laquelle sont confrontés les habitants d'un monde et d'un écosystème présentés comme inclusifs plutôt que simplement centrés sur les humains et notre qualité de vie.

*Whoa, ah, pitié, pitié pour moi
Oh les choses ne sont plus ce qu'elles étaient, non non
Où sont passés tous les ciex bleus ?*

*Le poison est le vent qui souffle du nord, du sud et de l'est
Le pétrole gaspillé sur les océans et sur nos mers, des poissons pleins de mercure*

*Radiation sous terre et dans le ciel
Les animaux et les oiseaux qui vivent à proximité meurent
Oh pitié, pitié pour moi
Oh les choses ne sont plus ce qu'elles étaient*

Qu'en est-il de cette terre surpeuplée

Combien d'autres abus de la part de l'homme peut-elle supporter ?

Il faut espérer que les auditeurs du Summit n'ont pas oublié que c'était la toile de fond et le contexte social communs à bon nombre d'œuvres réalisées par les artistes fondateurs de Dia - Walter De Maria, Robert Smithson, Donald Judd, Robert Whitman, Dan Flavin, La Monte Young et Marian Zazeela. Ces deux derniers, pionniers des environnements sonores et lumineux, ont travaillé et collaboré avec Heiner Friedrich, le marchand et collectionneur d'art minimal et conceptuel qui a cofondé Dia en 1974 avec sa future épouse, Philipa de Menil, et avec Helen Winkler. Le nom de Dia a été inventé pour sa connotation, tirée du grec, de canal de créativité. L'objectif de la fondation - à laquelle beaucoup se réfèrent comme la Dia Art Foundation - était de « *planifier, réaliser et maintenir des projets publics qui ne peuvent pas être facilement produits, financés ou détenus par des collectionneurs individuels en raison de leur coût et de leur ampleur* », comme l'indique son premier rapport annuel en 1975. Aider à réaliser les visions des artistes et les rendre visibles d'une manière peut-être seulement imaginée et jusqu'ici impossible, voilà ce que Dia a toujours été. Un partenaire parfait pour aborder le mandat de ce Summit en réfléchissant à la manière dont nous, en tant que producteurs et consommateurs de culture, nous assurons que nous ne sommes pas simplement une partie du problème et que nous apportons une réelle contribution à la recherche d'une solution à la crise fondamentale à laquelle nous sommes confrontés.



Joan Jonas lors du Verbier Art Summit 2020.

Pionnière de l'art vidéo et de la performance - en fait la mère fondatrice de ce médium - **Joan Jonas** a récemment placé son art en dialogue avec la science pour construire et favoriser une meilleure communication sur les enjeux de cette crise écologique. Travaillant par couches de vidéo, de performance, de paysage terrestre et marin, son travail *Moving Off the Land* exprime le pouvoir de l'art de se connecter avec d'autres disciplines et de forger des compréhensions et des alliances qui peuvent fournir une base sur laquelle l'action et le changement peuvent se produire. L'utilisation primordiale de la nature et du naturel que Jonas fait dans son art sont un excellent exemple de la manière dont les frontières et les barrières entre les catégories et les disciplines - nature/culture, ou art/science - peuvent être dissoutes pour produire un nouveau savoir qui peut faire évoluer la conscience et déclencher un changement social. L'engagement de Jonas auprès des enfants dans son travail est au centre de récents projets et elle a parlé avec éloquence du pouvoir des jeunes et de la façon dont ils pourraient canaliser leur colère pour faire mieux que les générations précédentes. Suggérant la nécessité d'une sorte de 'croisade des enfants' pour le

21ème siècle, Jonas a parlé de la nécessité d'une action directe et de l'utilisation stratégique du "vote" pour influencer sur le changement. « *La nature a toujours joué un rôle important dans mon travail. Ces dernières années, la situation environnementale est devenue de plus en plus importante pour moi et visible dans mon travail, en raison des menaces croissantes qui pèsent sur nos moyens de subsistance et ceux de nombreuses autres espèces* ». Lors d'une conversation avec Jessica Morgan, Jonas a parlé de son engagement de longue date dans la technologie qui remonte au début des années 1970 : « *La technologie modifie les idées et la narration, pas seulement leur livraison.* »

El Último Grito, le professeur **Roberto Feo** et **Rosario Hurtado** ont présenté une conférence performative où ils ont abordé quelques-unes des idées majeures contenues dans la version 'pré-Summit' de leur zine *Les Montagnes sont Peintes en Blanc (They Painted the Mountains White)*. L'élément clé est le truisme selon lequel "la permanence est une illusion". On peut en effet dire que l'erreur classique de toute pensée est d'éterniser le transitoire. Le temps englobe les connotations de l'éphémère et du permanent. Feo et Hurtado ont mis en avant les néologismes de 'l'Ephermanent', ce qui devait être éphémère mais qui est devenu permanent, et du 'Perméal', ce qui devait être permanent mais qui est devenu éphémère. Quel terme se rapporte à la réalité du monde tel que nous le connaissons ? Quel terme pourrait se rapporter à nous-mêmes en tant qu'espèce ? Au Pérou, on peint déjà les montagnes en blanc.

Djamila Ribeiro, écrivaine, éditrice, militante pour la justice sociale et l'une des dirigeantes les plus influentes du mouvement afro-brésilien pour les droits des femmes, Ribeiro a parlé de la nécessité de reconnaître la transversalité voire le rôle joué par d'autres catégories, telles que le genre, la classe et la race, dans la lutte contre la crise environnementale. Ribeiro a illustré 'le racisme environnemental' en jeu dans les favelas de São Paulo. En examinant un grand nombre de militantes et d'écrivaines féministes de la région, elle a laissé entendre qu'un canon eurocentrique peut bloquer les nouvelles idées et réflexions. Elle a souligné que la résistance à la domination et notre survie écologique ne dépendra pas seulement de l'appréhension et de l'appréciation des connaissances et des modes de vie indigènes que l'Occident nous a confisqués, mais aussi de l'adoption d'une nouvelle pensée.

Ces thèmes ont été directement abordés par le professeur **Adrian Lahoud**, doyen de l'école d'architecture du Royal College of Art de Londres. Lahoud a été le commissaire de l'édition inaugurale de la Triennale architecturale de Sharjah, intitulée : *Les droits des générations futures*. Le thème est d'autant plus ambitieux que les générations futures dont il est question ici n'existent bien sûr pas encore ! Qui parlera en leur nom et comment préserver, protéger ou restaurer les droits de ceux qui ne sont qu'une projection dans l'avenir ? La réponse, en partie suggérée



Intervenants lors du Verbier Art Summit 2020
Jessica Morgan, Philippe Rahm et Adrian Lahoud.

par Lahoud, repose sur l'idée d'un type de mémoire et de relation à la terre plus long et différent. Il l'a illustré par ses recherches sur le peuple indigène australien Ngurrara et sur la toile *Ngurrara II*, un excellent exemple du pouvoir de ces pratiques. D'une part, la toile de 8x10 mètres ressemble à un très bon exemple d'art abstrait indigène. D'autre part, c'est le seul exemple de peinture utilisée comme preuve d'un titre de propriété indigène, comme une sorte de carte, dans le cadre de la revendication territoriale de ce peuple. Lahoud a décrit comment les artistes ngurraras se tenaient sur la toile et témoignaient de leur pays pendant qu'ils étaient sur cette peinture. Si la toile *Ngurrara II* est traditionnelle du point de vue de ses créateurs, elle est aussi un objet d'art radical, sinon d'avant-garde. S'appuyant sur les écrits de Bill Gammage et de son livre phare *The Biggest Estate on Earth*, Lahoud a entrelacé la connaissance millénaire des Ngurrara sur leur terre avec les technologies du feu des nations aborigènes pour décrire l'intensité d'une approche indigène de la gestion du paysage perdue à la fois pour les envahisseurs eurocentriques et les gouvernements australiens contemporains.

Philippe Rahm a brillamment présenté sa pratique de l'architecture climatique, avec énergie, humour et charme. Rahm propose une architecture qui part du climat et laisse ensuite ce dernier diriger la conception plutôt que de tenter de construire des forteresses contre et au-dessus des conditions climatiques - tel pourrait être le slogan de la conception : La forme suit le climat -. Il a établi un lien direct entre le changement climatique et le problème des émissions de CO₂ plutôt que d'aborder la crise climatique sous l'angle des problèmes des années 1970 et de la diminution des ressources. Rahm examine minutieusement les formes d'architecture au fil du temps et la façon dont elles ont été historiquement liées à l'énergie. Il est très opposé à ce qu'il appelle une 'vision heideggérienne romantique de la nature', qu'il a illustré par un exemple concret: si nous devons essayer de compenser notre empreinte carbone en plantant des arbres, nous devrions en planter chacun environ 300. L'effet que cela pourrait avoir sur l'assombrissement du paysage augmenterait en fait l'absorption de chaleur, même en absorbant du CO₂. Pour Rahm, nous faisons bien sûr partie de la nature, mais nous la combattons aussi. Sa pratique de l'architecture s'appuie sur un ensemble de technologies anciennes et nouvelles. Anciennes, en ce sens que les principes sous-jacents à partir desquels il travaille sont ceux de la thermodynamique, avec un accent sur les émissions et les pertes de chaleur par convection, rayonnement et conduction. Les nouvelles technologies de la cartographie thermique en 3D et de l'imagerie infrarouge lui permettent d'intégrer les connaissances plus anciennes dans les espaces qu'il conçoit.

Jour 2—*L'eau fait partie de nous, lorsqu'on pollue l'eau, on se pollue soi-même.*



Andrea Bowers lors du Verbier Art Summit 2020.

Andrea Bowers documente les militants et leur activisme, ce qui se retrouve dans la vidéo et les installations qu'elle présente comme son art et sa pratique. Bowers est à la fois observatrice et participante et s'inclut dans la documentation et les représentations des militants avec lesquels elle travaille. Il s'agit d'une stratégie établie pour atténuer l'altérité inhérente à tout acte de représentation (lorsque nous représentons quelque chose dans l'art, les images ou les mots, nous le faisons autrement que ce qu'il est réellement). Bowers a commencé son exposé en érigeant les deux pôles du *Deuil + l'Espoir*. Le deuil qu'elle a évoqué est le deuil environnemental, ou Eco-deuil selon ses propres termes. L'espoir réside dans les actions, souvent collectives, de ceux qui ne laissent pas un tel chagrin entraver les efforts et éroder la conscience. Elle a fait preuve d'une grande résilience lors d'une coupure électrique durant son discours - un exemple puissant de notre avidité de ressources, de notre dépendance et, aussi, de la façon dont nous faisons toujours déjà partie du problème, alors que nous cherchons à imaginer et à créer des solutions. Bowers a opposé deux termes afin de nous aider à réfléchir au-delà de nos positions individuelles : Ego-logique contre Éco-logique. Elle a parlé en toute

liberté de son projet 2013 *I Plan to be a Believer*, dans lequel elle a rejoint un militant et arboriculteur, John Quigley, pour défendre un chêne de 400 ans contre les promoteurs d'Arcadia, en Californie. Bowers a certes passé plus de temps en prison que dans l'arbre, mais son projet prouve qu'en documentant et en diffusant le travail des militants environnementaux, l'art peut prolonger ce militantisme et, de manière très réelle, contrebalancer des pertes apparentes en favorisant la mémoire et en amplifiant les voix. Bowers a appelé à l'adoption d'une déclaration des droits de l'eau, des montagnes, de la mer et de la terre.

Dorothea von Hantelmann, professeure d'art et de société au Bard College de Berlin, a ajouté une approche historique de l'art sur ce thème en affirmant que depuis le XVI^e siècle, l'art reflète l'ordre socio-économique de son époque. Son défi était le suivant : « *Si nous voulons prendre la durabilité au sérieux, nous devons repenser ce que nous considérons comme de l'art et aussi ce que pourrait être une institution de l'art.* » Elle a déclaré que l'essor de "l'art autonome" reflète l'augmentation de l'exploitation de notre environnement à la fois pour la production et le progrès. Qualifiant ce phénomène de 'modernité de la séparation', von Hantelmann s'est inspirée des travaux du sociologue allemand Georg Simmel, qui, au début du XX^e siècle, a théorisé les tentatives de l'individu moderne pour maintenir l'indépendance et l'individualité de son existence face aux pouvoirs souverains de la société. Pour le sujet singulier et isolé, se détacher signifie gagner une forme d'émancipation. Cependant, la distance critique ainsi gagnée a un prix lorsqu'elle est fondée sur la vision et l'image et ignore les autres sens. Ce type d'individualisme bourgeois est caractérisé par des liens forts et faibles. Les exemples qu'elle a donnés sont les liens forts de la famille et des obligations dérivées au pluriel et en commun, par opposition aux liens faibles de choix et de genre. Von Hantelmann a aligné les liens communautaires forts du théâtre sur les liens individuels et faibles de la galerie en se basant sur une expérience singulière de l'art autonome. Von Hantelmann propose l'exposition comme une forme rituelle qui rassemble les gens, mais cela rabaisse peut-être le rôle de nombreuses pratiques artistiques contemporaines pour offrir des structures et des formes d'expérience de collaboration partagée, voire engagée. Pour la professeure, l'art fait partie du problème (en raison de son 'autonomie' et de sa visibilité), mais aussi de la solution. Elle estime qu'une nouvelle forme d'esthétique est nécessaire.

La directrice de The Showroom à Londres, **Elvira Dyangani Ose**, a mis l'accent sur une exposition du collectif d'architectes espagnols Recetas Urbanas (Recettes urbaines). *Affection as Subversive Architecture* est un projet dans lequel ils explorent comment créer des espaces architecturaux et éducatifs alternatifs par le biais d'une auto-construction participative et d'une citoyenneté active. En déstabilisant les idées reçues sur les structures publiques et leur cadre législatif, ce projet propose de nouvelles stratégies architecturales pour les écoles, les centres communautaires et les plateformes d'enseignement supérieur qui donnent la priorité à l'engagement avec la nature et à la construction de communautés durables. Le Showroom compte une longue liste de jeunes conservateurs très impressionnants qui ont développé son programme depuis son inauguration dans l'East End en 1983, bien avant que d'autres galeries, institutions et visiteurs de la scène artistique londonienne ne commencent à se diriger vers l'Est. Ose reprend le travail de développement que l'ancienne directrice Emily Pethick a initié lorsque l'espace s'est déplacé vers l'ouest de Londres, près d'Edgware Road. Elle a recentré sa mission pour commander et produire de l'art et un discours social et pour rassembler et partager des connaissances communes.



Elvira Dyangani Ose lors du Verbiert Art Summit 2020.

Cristina Davies, du HCR (Agence des Nations unies pour les réfugiés) et **Daniel Maselli**, de la DDC (Direction du développement et de la coopération) ont représenté les partenaires institutionnels au Summit 2020 et ont partagé leurs travaux et projets pour souligner la nécessité non pas de *changement* mais de *transformation*. L'eau suisse est menacée et l'accent a été mis sur la manière dont, dans un avenir prévisible, un changement se produira, passant d'une lutte pour des ressources comme le pétrole à celle pour une eau propre et viable. La question posée : « *Comment faire*



Verbier Art Summit 2020 – discussion avec Cristina Davies et Daniel Maselli

passer l'eau du statut de "problème" à celui de "solution" ? En 2018, une gigantesque carte postale battant le record du monde Guinness a été réalisée juste sous le Jungfraujoch suisse pour sensibiliser le monde entier à l'urgence et à la nécessité de lutter contre le changement climatique. Maselli a raconté comment la DDC a organisé la réalisation de cette énorme carte postale collective. Composée de 125.000 petites cartes, chacune avec des dessins, des messages et des souhaits de lutte contre le changement climatique provenant d'enfants et d'adolescents de 35 pays du monde entier, le projet a été mis en scène juste sous le glacier d'Aletsch pour souligner la nécessité de lutter contre le changement climatique. Cristina Davis a évoqué le paysage de l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés, qui compte aujourd'hui 70 millions de personnes contraintes de fuir. En moins d'une décennie, la population sous la protection du HCR a doublé, et elle a demandé « *Où allons-nous et que pouvons-nous faire dans un monde aux ressources limitées ?* » L'énergie est un besoin fondamental, une clé pour vaincre la pauvreté et résoudre la dégradation de l'environnement. Les restrictions d'accès à l'énergie ont un impact négatif sur les populations dans les contextes humanitaires, et le HCR cherche à assurer l'accès généralisé à l'électricité des foyers et des communautés de réfugiés, à promouvoir la transition de la dépendance au combustible de biomasse vers les sources d'énergie renouvelables, et à éliminer la concurrence pour les ressources entre les réfugiés et les communautés d'accueil. Un autre exemple de leur travail dans un contexte de pénurie de ressources est l'effort visant à transformer les camps de réfugiés d'une agglomération de tentes en plastique à des structures qui s'inspirent des méthodes de construction indigènes en créant des murs en terre faits de briques de boue. Philippe Rahm était prêt à donner des conseils sur l'épaisseur nécessaire des murs en briques de terre cuite pour fournir des propriétés de refroidissement adéquates pendant la chaleur de la journée, en Somalie.

L'artiste berlinois **Stefan Kaegi** a une pratique variée qui tire une grande partie de sa force de ses liens solides avec le théâtre et les pratiques interactives analogiques qui émanent des troupes itinérantes d'artistes et d'interprètes transformant les localités où ils arrivent. Kaegi plus particulièrement abordé le projet *Weltklimakonferenz*, où des spectateurs sans méfiance ont soudain été amenés à représenter une nation dont ils ne faisaient pas partie et à mettre en place une politique de réduction des émissions de CO2 pour ramener le réchauffement climatique aux niveaux convenus par le GIEC de +1,5°. Au lieu de communiquer des faits, les projets de Kaegi tentent de créer des expériences qui ont le potentiel de durer plus longtemps et de transformer la conscience et les actions des participants à ses projets théâtraux. L'objectif est de transformer les connaissances en expériences. Il s'agit de quelque chose de plus que la création d'une conscience. Ses projets posent la question suivante : 'Comment pouvons-nous transformer nos industries et nous-mêmes ?'

La méduse est l'une des gagnantes du réchauffement climatique. Ceux d'entre nous qui ont fait l'expérience de leur croissance pendant leurs vacances au bord de la mer pourraient se poser la question suivante : 'Comment allons-nous nous adapter à l'évolution de notre climat et de nos conditions de vie ?' C'est une très bonne question à se poser. Si le changement climatique n'était pas extérieur et lié à quelque chose que beaucoup d'entre nous estiment encore contrôlable, comment réagirions-nous ? Si le réchauffement climatique rendait certaines pièces inhabitables dans nos propres maisons - vacances ou autres - comment réagirions-nous ? Kaegi a demandé, « *Comment réagirions-nous et que laisserons-nous aux autres ?* »

Catherine Bottrill, de Julie's Bicycle, a contribué à la synthèse de la journée et a également animé une séance d'inspiration en milieu de journée, le premier jour du Summit. Julie's Bicycle est une organisation caritative basée à Londres qui soutient des actions sur le changement climatique et la durabilité environnementale. Bottrill a remis en question notre façon de penser de diverses manières et ouvert sa session d'inspiration en nous demandant de réfléchir à la façon dont nos conversations pourraient être différentes si nous étions en Australie maintenant ou au Brésil ?

Une citation très marquante qu'elle a alors partagée est celle de Dan Kahan, le professeur de droit et de psychologie Elizabeth K. Dollard de la faculté de droit de Yale. Kahan écrit : « *Ce que vous croyez du changement climatique ne reflète pas ce que vous savez, mais ce que vous êtes* ». Cela m'a ramené à Joan Jonas et ses déclarations sur la colère ressentie par de nombreuses personnes au sein du mouvement des femmes au début des années 1970 et sur le fait que l'abolition de la barrière artificielle entre le personnel et le politique était une étape clé dans les premières années du mouvement féministe. Bottrill nous a conseillé de nous poser les questions suivantes: « *Quelles qualités pensez-vous que les arts et la culture apportent à l'action en faveur du climat et de l'environnement ? Où pouvons-nous être le plus efficaces pour créer un changement positif et durable ?* » L'une des informations les plus durables qu'elle a partagée a été le travail de l'organisation sur l'analyse de la Cascade d'Olafur Eliasson à la Tate Modern pour évaluer son empreinte carbone. Sa cascade de 11 mètres, un travail d'une importance indéniable dans l'effort de sensibilisation à la crise climatique, avait elle-même une empreinte carbone de 30 tonnes quand on considère les vols, les matériaux, le gaspillage d'eau et son impact sur l'environnement. Comment pouvons-nous faire moins, mieux et plus longtemps ?



En haut: artiste Stefan Kaegi,
En bas: Catherine Bottrill de
Julie's Bicycle.

Cette question a également été abordée dans un contexte plus local. **Eloi Rossier**, Président de la Commune de Bagnes, a fait remarquer que Verbier était la première zone protégée de Suisse - depuis 1968 -, et que la quasi-totalité de l'énergie et de l'électricité est déjà verte et d'origine locale. Malgré cela, les améliorations vers une infrastructure entièrement durable nécessitent des technologies qui restent à inventer (par exemple, les bus électriques ne peuvent pas encore fonctionner dans les montagnes enneigées et escarpées). En se tournant vers l'avenir, Rossier a souligné l'importance de notre relation avec la nature, déclarant que « *nous devons nous souvenir du passé pour forger l'avenir* ». **Joël di Natale**, PDG d'Altis, a développé le thème de l'énergie et de l'eau et soulevé la question de comment convaincre les gens de changer leurs habitudes: la responsabilité individuelle est la clé d'un avenir durable. **Laurent Vauchez**, PDG de Téléverbier, a poursuivi dans cette ligne et souligné que 'l'éconologie', combinaison d'économie et d'écologie, est la seule voie à suivre.

Simon Wiget, le nouveau directeur de l'office du tourisme, a déclaré que « nous pouvons créer des expériences touristiques significatives qui profitent également à notre écosystème ». **Câline Yamakawa**, directrice des opérations du Verbier Festival, a poursuivi cette réflexion en affirmant que « Verbier fait partie de la magie du festival : il est crucial de la préserver ». C'est exactement ce que fait la jeune **Maéva May**, dernière intervenante de la Table Ronde locale, avec son organisation DEVORE, qui s'occupe des déchets alimentaires et du recyclage.



Table Ronde du Verbier Art Summit 2020 modérée par Valerie Reinhold, directrice du Verbier Art Summit.

J'ai grandi, en partie, comme jeune randonneur dans le Maine rural le long du sentier des Appalaches. C'était les années 1970 et le Whole Earth Catalogue était là, même s'il n'y avait pas de télévision. Nous ne laissons rien derrière nous quand nous faisons de la randonnée - ce que nous emportons, rentrait avec nous. Cela était bien avant les pratiques sociétales de recyclage. Mais à l'époque, nous n'avions pas de bouteilles d'eau - j'ai eu la chance, ou la naïveté, de boire aux sources et aux ruisseaux le long du sentier dans une tasse en fer blanc. À quoi voulons-nous que notre monde ressemble dans dix ans ? Quel est le transfert générationnel des droits et des responsabilités que nous sommes prêts à léguer à ceux qui viennent derrière nous ? Quelles sont les chances de vie que nous sommes prêts à leur transmettre ?

La question centrale dans le contexte du Verbier Art Summit 2020 est la suivante : À quoi voulons-nous que les arts et le monde de l'art ressemblent dans dix ans par rapport au changement climatique et à notre crise écologique ? Le statu quo ? Toute analyse raisonnable du cycle de vie de notre comportement et de nos activités actuelles annule beaucoup d'espoir de progrès. J'ai pris espoir dans certaines des idées de Philippe Rahm sur la façon dont nous pourrions utiliser le passé et ses ressources de pensée et de technologies tout en nous en éloignant. Nous devons découvrir et ne pas avoir peur d'utiliser des sagesses oubliées, qu'elles soient indigènes ou lo-fi. Nous avons plus que les technologies d'aujourd'hui. Nous avons nous-mêmes et une mémoire profonde de l'endroit où nous avons vécu pendant un temps non mesuré. Nous avons oublié bon nombre de choses dont nous pourrions nous souvenir en puisant dans les mots et les souvenirs de ceux d'entre nous que nous avons relégués aux marges et subalternes. *Ars longa, vita brevis. Terra brevis, tempus brevis.* Agissons maintenant : demandons-nous si qui nous sommes et ce que nous faisons fait partie du problème, ou s'il s'agit du début d'une solution. La pensée sociale, l'activisme et le changement ont en grande partie, sinon en totalité pour point de départ le fait de savoir contre qui être en colère. L'important est de savoir qui on est et comment on s'intègre dans les structures qui produisent et reproduisent les normes. Nous devons tous transformer nos comportements. Nous faisons tous partie du problème. Le Summit a, espérons-le, inspiré la façon dont chacun d'entre nous, à sa manière, peut commencer à s'envisager comme partie d'une solution.

Pour plus d'information, rendez-vous sur verbierartsummit.org ou rejoignez-nous:
Instagram @verbierartsummit | Twitter @verbierartnow | YouTube @verbierartsummit

Pour toutes demandes de presse et questions supplémentaires, veuillez contacter:
Rhiannon Pickles | Pickles PR | rhiannon@picklespr.com | + 31 61 582 12 02
Alison Pasquariello | Verbier Art Summit | alison@verbierartsummit.org | +31 62 076 69 27